

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les Nos. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 24 Mars 1813.

Grace à *l'Intrigante*, la conversation ne languit pas dans les salons ; les soirées de nos désœuvrés sont remplies et la caisse du Théâtre Français se garnit de plus en plus. Un ouvrage sans mérite tombe au premier jour ; il est condamné sans appel ; les controverses que celui-ci fait naître, la curiosité qu'il excite, sont seuls un témoignage en sa faveur. Un autre remarque à faire, c'est que lorsqu'on sort de l'Opéra ou du spectacle des boulevards, on ne parle que du plus ou moins de monde qu'il y avoit dans la salle, des diamans de Madame, du ronflement de Monsieur, au lieu qu'après avoir vu *l'Intrigante*, la discussion s'établit non pas sur la parure des femmes, sur la multitude des spectateurs, mais sur la conduite ou le dialogue de la pièce : ceux-ci raisonnent d'un côté, ceux-là déraisonnent de l'autre ; tel condamne la pièce parce qu'il n'est pas ami de l'auteur, tel se venge sur l'auteur des portraits trop frappans qu'il a trouvés dans l'ouvrage. Les femmes jugent en riant, les sots tranchent d'un air suffisant et sérieux, les hommes sensés, les vrais amis des lettres attendent avec impatience que la pièce soit imprimée. Ainsi tout promet à *l'Intrigante* deux succès, celui de la représentation et celui de la vente. Les petites-maîtresses achèteront la brochure par bon ton et les littérateurs pour savoir s'ils doivent en orner leur mémoire et leur bibliothèque. Jusqu'ici l'ouvrage excite une attention générale ; à ce titre le Journal des Modes devoit en parler ; les journaux littéraires ou scientifiques s'en occuperont sous d'autres rapports et prépareront ou consigneront le jugement de la postérité.

Ayuntamiento de Madrid

Voulez-vous voir de jolies figures, des tailles bien prises, des costumes élégans ? Voulez-vous voir des canezous roses, tranchant agréablement sur de petites robes du matin, d'une blancheur éblouissante, ou la laine fine et blanche du mérinos, contrastant avec les mille nuances des étoffes légères tissées à Lyon ? Aimez-vous les petits pieds, les jolis yeux, les formes bien dessinées, les teints frais ? Allez par un beau soleil vous promener un beau matin aux Tuileries, ou vous égarer dans les allées du Bois de Boulogne. Les Parisiennes sont habillées à ravir, sur-tout en négligé. Ce sont les grâces en personne. Il semble que par galanterie les hommes ont pris le parti tout contraire ; on diroit que pour faire ressortir les charmes de ces Dames, ces Messieurs ont pris plaisir à se mettre en caricature.

En parlant *du Mari de circonstance*, nous avons oublié de dire un mot de l'acteur qui joue précisément le rôle principal de la pièce, M. Paul, qui doubloit Elleviou et qui lui succède aujourd'hui. On a généralement trouvé que dans plusieurs scènes, Paul avoit souvent rappelé son devancier. Est-ce un éloge, est-ce une critique ? Nous sommes portés à croire qu'on ne peut rien dire de plus favorable sur le compte de M. Paul. On dit qu'en littérature il faut tuer celui qu'on vole, et qu'un acteur doit faire oublier celui qu'il remplace ; mais imiter un bon acteur, sans le copier servilement, n'est-ce pas le meilleur moyen de le faire oublier ?

LE CENTYEUX.

Si cela continue, M. V..... sera un grand homme ; héros de la *Matrimoniomanie*, aux Variétés, le voilà *l'Homme-à-Tout* à la Gaité. Il est un peu plus maltraité dans cette dernière pièce que dans la première ; mais M. V..... est philosophe ; il rit des rieurs en comptant les écus qu'on lui apporte de toutes parts, et dit à ses détracteurs :

« Qui n'a pas d'ennemis a bien peu de mérite. » *

Mariages par Correspondance, ou Extraits du Porte-feuille de M. Villiaume (1)

Cette brochure contient les demandes de vingt-cinq personnes. M. Villiaume prétend en avoir pourvu dix avantageusement en moins de quinze jours.

(1) 62 pages in-8°, prix : 1 franc ; et, port franc, 1 fr. 25 centimes, Paris, chez M. Villiaume, rue Neuve-St-Eustache, n. 34.

Parmi ces dernières se trouvoit une jeune hollandaise , jolie , spirituelle , et d'un caractère doux , qui demandoit un mari de 60 à 70 ans , ancien noble , complètement ruiné..... par des malheurs ; elle lui offroit trois mille francs de rente viagère , les soins d'une tendre fille , et les *égards dus à celui qu'on a lié à sa destinée* ; mais elle étoit mère de deux enfans , dont elle ne vouloit pas oublier le père (1) , qu'elle n'avoit pu épouser par suite de circonstances sur lesquelles elle se réservoir de s'expliquer.

M. Villiaume ajoute à l'exposé de la jeune hollandaise : qu'orpheline au berceau , mise en pension de bonne heure par M. B. de T*** qui , alors , ne pouvoit avoir aucune vue sur elle , son éducation fut terminée à l'âge de 14 ans , époque à laquelle son bienfaiteur la recueillit chez lui. . . . D'abord reconnaissance d'une part , ensuite amour et faiblesse des deux côtés. De cette union naquirent deux jumeaux. Un nom , un rang leur manquoient ; assurer l'un et l'autre étoit l'objet des sollicitudes de leur mère.

Voici la réponse du premier des prétendants :

« Issu d'une des plus anciennes familles de la ci-devant Bourgogne , j'ai suivi la même carrière que mes ancêtres , celle des armes : officier de dragons dès le règne de Louis XV , je n'aurois jamais quitté le service si , comme bien d'autres , je n'y avois été contraint par la révolution , dont j'ai ressenti les terribles effets. Forcé par la perte du peu de fortune dont je pouvois jouir , de solliciter de l'emploi dans différentes administrations , j'y ai subi successivement des réformes plus ou moins considérables. Malgré ces revers cruels , et quoiqu'agé de 64 ans , je jouis d'une bonne santé. Je m'estimerois très-heureux , monsieur , si , par votre intervention , je pouvois fixer les vues de l'aimable et jeune dame à laquelle je déclare que j'acquiescerois bien volontiers aux conditions qu'elle exige relativement à ses deux enfans. . . . »

Les offres conviendroient au second , s'il pouvoit lui-même convenir. Maire de sa commune , ancien maréchal-de-camp pensionné , il jouit de 6000 francs de rentes viagères et possède un petit domaine de 8000 francs ; mais il a 83 ans.

Le troisième est entre 60 et 70 ans , et sans fortune. « Autrefois seigneur titré , je n'ai , dit-il , que les habitudes de la haute société , que j'ai toujours fréquentée. J'accepte les 3000 fr. de rente viagère. J'adopterai , etc. »

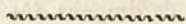
Le quatrième établit comme vérité générale , qu'une femme de 25 ans ne peut trouver des relations bien intéressantes dans la société d'un homme de 60 à 70 ; et que dans la supposition même qu'elle s'attacheroit sincèrement à un mari de cet âge , le plaisir de lui appartenir seroit sans cesse troublé par la crainte de le perdre. Un homme moins âgé lui semble devoir

(1) Ce père étoit mort ; il ne s'agissoit que de tendres souvenirs.

mieux convenir. « De 70 , ôtez 25 , reste 45 ; c'est beaucoup que 25 ans de moins , en fait d'hymen. »

Le cinquième est un jeune homme ; il conjure à genoux la jeune hollandaise de réfléchir sur les suites de son étrange dévouement. « Si elle connoissoit , dit-il , avec quels battemens de cœur j'ai lu et relu sa lettre ! . . . Elle demande un père pour ses enfans ; mes trente-deux ans peuvent-ils être sérieusement un titre d'exclusion ? Ma naissance n'est pas illustre , mais elle est honnête : mon père tenoit le premier rang dans la bourgeoisie d'une grande ville. Refusant la pension viagère de 3000 francs qu'elle offre à un septuagénaire , je désire déposer à ses pieds l'hommage d'un revenu de 14,000 francs , bien clair et bien net dont je jouis en immeubles. Je dois dire un mot de mon physique. J'ai 5 pieds 3 pouces. On prête de la vivacité à ma physionomie , où la petite vérole a laissé de légères traces. Je n'ai d'autre occupation que la régie de mon bien , et je partage mes loisirs entre une bibliothèque choisie et mes cahiers de musique. . . . »

Un homme âgé a eu la préférence ; M. Villiaume le désigne par les initiales G * de P ***.



LE NOUVEAU LAVATER (1)

Le physionomiste qui a rendu ce nom célèbre , devoit les mœurs sur la figure et voyoit les qualités de l'âme dans les traits du visage. Son rival n'a pas besoin de vous regarder pour juger de votre caractère : qu'on lui montre seulement quelques lignes de votre écriture ; et sur l'heure , il vous dira ce que vous avez dans l'esprit et dans le cœur , quels sont vos vices et vos vertus , vos affections et vos habitudes ; en un mot , il déroulera les replis de votre âme avec autant de facilité que le docteur de la cranologie détache et parcourt les feuillets du cerveau.

Quelle heureuse découverte ! une femme , sans s'épuiser en réflexions , en soupçons , en conjectures , sur la conduite de celui dont elle est éprise , prendra quelques fragmens de lettres qu'elle a reçues ; et l'oracle , d'après leur inspection , lui apprendra si elle est véritablement aimée et si on lui est fidèle ; une fille saura de même si son prétendu deviendra son époux , et s'il sera aussi bon mari qu'il est amant passionné.

Devineresses en crédit ! Jetez là vos cartes , vos œufs , vos sceaux d'eau , vos tasses de café. Nos belles n'ont pas besoin de tout cet appareil pour pénétrer dans vos secrets. Sur un morceau de papier bien ou mal griffonné , elles liront l'histoire prophétique de l'avenir qui les attend , dans les nœuds de l'amour et dans les liens de l'hyménée.

(1) *L'Art de juger de l'esprit et du caractère des hommes sur leur écriture.*
Un volume petit in-12, à Paris, chez Saintin.

De mon côté, j'offre à mes semblables un moyen sûr de *juger de l'esprit et du caractère* des femmes : étudiez leurs goûts sur les modes.

La tenue d'une femme en public est déterminée par les convenances, ses regards peignent moins ses sentimens que ses prétentions ; ses discours n'expriment pas tant ce qu'elle pense que ce qu'elle croit qu'il faut paroître penser. Dans un cercle, elle n'est jamais qu'une actrice en scène.

Elle n'est vraiment elle qu'à sa toilette et quand son goût pour les modes se manifeste. Est-elle une des premières à les suivre ? Elle est coquette. Une des plus promptes à en changer ? Elle est légère. N'adopte-t-elle qu'à demi les modes du jour ? C'est une prude. Les exagère-t-elle ? C'est une folle. En parle-t-elle sans cesse ? C'est une caillette. Donne-t-elle la préférence à celles qui attirent davantage les regards des hommes et laissent le mieux appercevoir ce qu'on fait semblant de couvrir ? . . . Malheur au mari qui l'aura !

Mais si elle ne prend de la mode que ce qui est relatif au besoin de plaire et non au projet de briller ; si, ne voulant que copier celles qui se mettent bien, elle n'aspire point à la gloire futile d'être citée comme modèle ; si elle cherche moins ce qui pare que ce qui sied ; si la simplicité jointe à l'élégance est ce qui la satisfait le plus dans les modes. . . . Votre cœur peut en toute assurance s'y livrer. Son amitié sera votre bonheur. La mise d'une femme est ce qui dévoile le mieux son caractère.

* * *

On cite les épigrammes de M^{me} du Deffand, les naïvetés délicates de M^{me} Geoffrin, les saillies piquantes de Sophie Arnould. Qu'il me soit permis aujourd'hui de répéter quelques mots ingénieux échappés à l'esprit enjoué de M^{me} T****, qui, jeune encore, joint aux charmes de la figure, tous ceux de l'humeur la plus agréable : je crois qu'ils pourroient tenir leur place dans le recueil de ceux des femmes célèbres que je viens de nommer. On en va juger.

Au bal, chez M^{me} M. J., avec laquelle elle avoit cessé d'entretenir un commerce intime, celle-ci, en lui exprimant le plaisir qu'elle éprouvoit de la revoir, ajouta : « Vous trouverez ici bien du monde de connoissance. — Non, répliqua M^{me} T...., qui avoit remarqué que les personnes dont M^{me} M. J. entendoit parler ne l'avoient pas même saluée : « Après vous, je ne connois plus ici que l'appartement et les meubles. »

Elle répondit à la même qui vouloit se justifier d'une brouille survenue entre elles : « Nous nous sommes vues hier, ma chère amie.... depuis nous avons fait un mauvais rêve ; nous serions bien folles d'y songer à notre réveil. »

« Laissez-moi, disoit-elle à quelqu'un qui vouloit lui rapporter des propos désagréables que s'étoient permis sur elle des

gens qu'elle n'aimoit pas , et qui étoient dans le cercle où elle se trouvait : « Laissez-moi , je suis au spectacle : je jouis de la « belle décoration qui s'offre à mes yeux ; j'ai du plaisir à voir « les acteurs en scène. et vous voulez me faire entrer « dans les coulisses. où il n'y a plus d'illusion. Laissez-moi. »

L'OBSERVATEUR.

Lise est jolie, aimable, elle a de l'esprit, un bon cœur, et cependant Lise n'est pas parfaite; que lui manque-t-il donc? — De la mémoire.

Lise, après mille supplications, consent à venir dîner à ma petite maison de Popincourt. La société étoit choisie, la chère délicate. Jusqu'à sept heures on attend la reine du festin; elle ne paroît pas. Le lendemain je vais lui porter mes plaintes, lui exprimer mes tendres regrets. J'avais oublié votre invitation, me répond-elle.

Avant-hier, c'étoit le jour de ma loge aux Français. On donnoit *l'Intrigante*. Allons-y, me dit-elle. — Volontiers; la représentation sera calme, le succès de cette pièce n'est plus contesté. A l'heure convenue, je cours chez elle. Je n'y trouve que ce billet : « Je suis partie pour Versailles, mais je n'ai point oublié « que vous m'avez promis de me conduire demain aux Français, « je compte sur vous. » Il y avoit de quoi pester, enrager; ce n'étoit rien; apprenez mon nouveau désappointement.

Hier, j'assiste pour la première fois à la toilette de Lise. Je la vois en simple négligé. Que de grâces! que d'attraits! cependant elle est indisposée. Je resterai ce soir chez moi, me dit-elle, voulez-vous me tenir compagnie? J'accepte avec transport. — Je serai seule, vous me lirez votre vaudeville. — Je craindrais de redoubler votre mal de tête. — Si je m'en aperçois, je vous le dirai. — J'aime cette franchise. — Je m'en pique avec mes amis. — Adieu, charmante Lise. — A ce soir.

A huit heures, je vole chez la belle malade; le portier m'arrête. — Madame n'y est pas. — Impossible. — Elle n'est pas visible. — Prends ce napoléon, et conviens que l'on a fait une exception pour moi. — Cela se pourroit, votre nom? — Gustave. — Monsieur a-t-il changé d'habit aujourd'hui? — Pourquoi cette question? — C'est que vous avez un habit bleu, et que la personne exceptée doit en avoir un gris de souris. J'insiste, il refuse soupçonnant tout autre chose que la vérité. Je me retire, et j'apprends ce matin que Lise m'a attendu toute la soirée. D'où venoit l'erreur? De ce qu'elle n'avoit pu se rappeler la couleur de mon habit.

Chère Lise, pourquoi avez-vous si peu de mémoire? J'allois continuer, une jolie main vient me fermer la bouche, et une voix que je ne puis méconnoître, me déconcerte par ces mots :

M. le menteur , apprenez que je ne manque point de mémoire ; depuis trois ans *je joue les coquettes* , et je ne me suis pas trompée une seule fois.

AL. G***.

Gravures qui ont été publiées en 1797 et années suivantes , au bureau du Journal des Dames , et dont il reste des épreuves.

Costumes Parisiens , in-8° , 1300 numéros.	335 fr.	
Modes et Manières , grand in-8° , par M. Debucourt , 52 numéros.	18	
Incroyables et Merveilleuses , petit in - folio , par M. Horace Vernet , 15 numéros.	22 fr. 50 c.	
Le Bon Genre , grand in-4° , 58 numéros.	29	
La Brodeuse , in-folio , par M. Carle Vernet.	3	
La Frileuse , <i>idem</i> , <i>idem</i>	3	
La Vielleuse , <i>idem</i> , <i>idem</i>	3	
La Boudeuse , <i>idem</i> , <i>idem</i>	3	
La Toilette , petit in-4°	1	50
Le Négligé , <i>idem</i>	1	50
La Bouillotte , in - folio oblong.	6	
Le Bal de l'Opéra , <i>idem</i>	6	
Le Bal de société , <i>idem</i>	6	
L'Escamoteur , <i>idem</i>	6	
La Lanterne magique , <i>idem</i>	6	
Frascati , <i>idem</i>	6	
Les Invisibles , <i>idem</i>	3	
La Poule (sorte de danse) , <i>idem</i>	3	
Le Lever des Ouvrières en linge , <i>idem</i>	3	
Le Coucher des Ouvrières en linge , <i>idem</i>	3	
Les Quatre-Coins , <i>idem</i>	1	50
La Main-Chaude , <i>idem</i>	1	50
Le Volant , <i>idem</i>	1	50
Le Colin - Maillard , <i>idem</i>	1	50
Les Oublies , <i>idem</i>	3	
Le Cache-Cache , <i>idem</i>	3	
Le Baiser à la capucine , <i>idem</i>	3	
Le Colin-Maillard assis , <i>idem</i>	3	
Modes de Paris. Art du Coiffeur , in-8° oblong , 58 numéros.	29	
Vues de Paris , in-8° , 35 numéros.	17	50
Meubles et objets de goût , in-4° oblong , 372 numéros.	223	

Toutes ces gravures sont coloriées.

O U V R A G E S N O U V E A U X .

Vie de Marie Stuart , reine d'Ecosse , par F. Gentz ; traduite de l'allemand par M. Damaze de Raymond. Un volume in-18

de 293 pages, orné du portrait de Marie-Stuart, et de trois autres gravures : prix, 4 francs; et port franc, 5 francs, à Paris, chez Rosa, libraire, au cabinet de lecture, grande cour du Palais-Royal, et rue de Bussy, n. 15.

Collection de pièces nouvelles pour le piano, composées par MM. L. Adam, membre du Conservatoire impérial de musique, Bertini, Désormery, H. Karr, A. Klengel, G. L. Moyne, A. l'Etendart, J. N. Mereaux, P. Mozin, professeur de LL. AA. II. les princesses d'Espagne; Paër, compositeur de la musique et directeur du théâtre de la Cour; Ph. J. Pfeiffer, H. Rigel, pianiste de la musique particulière de S. M. l'Empereur et Roi. Ouvrage honoré de la souscription de LL. MM. l'Impératrice et Reine, la reine d'Espagne et la reine Hortense. Cette collection, offerte au public par souscription, est divisée en douze livraisons, formant 350 planches environ; prix, 36 francs, et, port franc, 40 francs. Les deux premières paroissent. S'adresser, franc de port, à Paris, rue du Mail, n° 5, à M. Lelièvre.

M O D E S.

Presque tous les chapeaux ont le fond plat, et leur passe n'est pas fort saillante; ce ne sont pas moins de très-grands chapeaux parce que le fond est élevé, et qu'il y a des fleurs sur cette éminence. Les cornettes de tulle forment aussi une très-haute pyramide: un gros nœud ne suffit plus; il faut, au centre de la cornette, un gros bouquet de jacinthes, une grosse touffe de lilas, ou une douzaine de boutons de roses. Les fleurs que nous venons de nommer sont presque les seules que les modistes emploient. La paille jaune est encore fort rare dans les promenades; on n'y voit pas du tout de paille blanche. C'est le contraire dans les magasins: tous les comptoirs sont garnis de chapeaux de paille. Tandis qu'on exhausse les chapeaux, on raccourcit les par-dessus; les robes même se portent très-courtes; et, au bas des robes, les falbalas ou volants sont moins hauts qu'ils n'étoient l'été dernier.

Gris-argent, lilas de Perse et Bartavelle, voilà les noms des draps de Louviers les plus nouveaux; on en trouve, rue Vivienne, n° 16, chez M. Boulé.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1300.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N° 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.